

LES USAGES SOCIAUX DU CADRE BATI

Esquisse d'une problématique

Par : Rachid SIDI-BOUMEDIENE

Maître Assistant à l'I.S.

Université d'Alger

1ere Partie :

Pas plus que les autres productions sociales, le cadre bâti ne peut échapper aux transformations qui affectent les formations sociales. Néanmoins, étant donnée la persistance des fonctions les plus biologiques qui soient, et l'inertie propre au cadre bâti, il s'instaure une dialectique particulière entre les rythmes de transformation de la maison et le rythme de transformation de la famille dans ses structures, ses modes d'organisation et ses valeurs.

A cet égard, les transformations socio-économique, en induisant des changements plus ou moins rapides dans cette dernière, devraient être relayées d'abord par les changements dans les modes d'utilisation des espaces bâtis (ou non), avant de se traduire - in fine - par la réadaptation du cadre physique.

En effet, il n'est pas certain que les changements dans la famille, y compris à cause du double jeu des modèles culturels de la ségrégation des espaces entre les sexes ou de l'opposition du dehors et du dedans, d'un côté, et des changements des statuts des personnes qui composent la famille, doivent nécessairement se traduire par une transformation décisive de la structure physique du cadre bâti.

Au moins, une partie de ces changements procède vraisemblablement déjà de règles codifiées, permettant à la famille de faire face au problème de sa propre croissance numérique et du changement de statut de ses membres lors du mariage, de l'extension des noyaux familiaux, etc...

Il faut noter - en partie du fait de notre incapacité à remonter

trop loin dans l'histoire de la formation sociale - que nous postulons, pour les périodes qui précèdent la colonisation et même pour une partie de celle-ci, la persistance des formes économiques tant en milieu rural (économie domestique) qu'en zone urbaine (artisanat, commerce, etc...).

Ce postulat n'est pas excessif en comparaison de l'irruption décisive du capitalisme dans sa forme coloniale et de ses effets irréversibles sur les structures économiques et sociales en Algérie. Ces effets ne se sont fait sentir ni au même moment, ni avec les mêmes intensités, surtout, sur les différentes composantes de la structure économique et sociale.

On peut s'attendre alors à ce que - lorsque transformation il y a - les formes et les degrés du changement, différents dans l'espace et le temps, se manifestent au regard de l'observateur - des périodes historiques ou de la formation sociale - par la coexistence de modes et degrés de transformation tout à fait particuliers.

Cette coexistence de modèles diversifiés de la famille est une évidence partagée, encore que les mécanismes par lesquels se maintiennent ou se modifient ses structures sont suffisamment complexes pour être encore relativement obscurs et contraindre à des hypothèses plus ou moins pertinentes.

Si l'on s'en tient - toutes choses égales d'ailleurs - aux rapports au cadre bâti - la maison - ses utilisations, ses modifications, il faut bien considérer à la fois les éléments que l'irruption du capitalisme a apportés, et qui font problème en la matière, et les modalités par lesquelles la famille transformée par cet impact compose avec son espace de reproduction et, éventuellement, le recompose selon le degré ou la nature de ses relations à l'espace.

L'on voit bien, alors, apparaître que les modèles idéologiques et culturels sur l'espace dans le cadre de sa division sociale, sont soumis à ces impacts et tendent à s'y ajuster - nous ne disons pas s'y conformer - pour une part, tandis que les fonctions fondamentales de la reproduction biologique et sociale opposent une inertie.

En d'autres termes, tant que les modèles culturels en changement

s'accommodent des dispositions préexistantes des espaces (la structure de la maison) il y a de fortes chances pour que ces derniers ne soient pas transformés mais ré-utilisés, redistribués socialement.

Par contre, un changement significatif des statuts et structures familiales entraînera une modification de l'organisation physique des espaces considérés ou bien sera à l'origine de la production d'un cadre nouveau (nouvelle construction) qui reflètera - au moment - la nature et le degré de ces changements réels, ainsi que des représentations qui leur sont associés.

Dans ces conditions, on peut poser trois séries de questions, dans une approche comparative. Cette approche comparative prend comme postulat qu'aux périodes pré-coloniales, les modèles de la maison (que nous appelons actuellement traditionnelle) représentent des équilibres relativement persistents entre trois composantes :

- formes économiques et sociales dont la famille,
- structure du cadre bâti et données bio-climatiques et culturelles,
- technologies, matériaux, savoirs-faire.

Aussi, comparer une situation urbaine (avec des maisons-types prises comme illustration) et une situation rurale, nous donne l'occasion d'examiner les effets de certains types de composantes et/ou de leur transformation, sur la persistance ou la modification du cadre bâti.

Les trois séries de questions seraient donc les suivantes :

1/ - Quel est l'effet de la dissolution ou de la persistance, dans un mode de production dominant nouveau, des formes de l'économie domestique ou marchande, sur les utilisations de l'espace de la maison, et ses transformations ?

2/ - Y a-t-il maintien ou perversion des structures de la maison dans ses rapports avec son environnement ?

3/ - Quels sont les effets des technologies et des matériaux nouveaux sur le degré de transformation - persistance des structures anciennes ?

Il s'agit bien sûr de voir si la malléabilité de la maison par rapport aux changements dont elle est le siège permet sa persistance ou son obsolescence. Au contraire, est-ce que la persistance de morphologies de la maison est le signe de rigidités (dans son utilisation) ou au contraire d'un degré extrême de malléabilité. Dans ces conditions, continue-t-elle à être reproduite dans ses structures, ou bien, aurait-elle dans des formes qui la nient en apparence et la prolongent dans ses fondements culturels réinterprétés ?

Nous pouvons examiner ces différents éléments en essayant de les organiser dans leur dialectique et non pas forcément selon le caractère formel des formulations qui précèdent.

Quelques préliminaires :

Le caractère le plus pernicieux des fausses querelles entre modernité et tradition est sans doute qu'à cette occasion disparaît toute une série de dimensions. Tout d'abord, l'historicité des phénomènes en tant que série d'interactions, de régressions, de décalages temporels dans l'évolution des constituants de toute formation sociale.

Ensuite, la tendance qui tend à considérer quasi systématiquement une espèce de fatalité historique qui réserve aux différents agents sociaux un caractère passif qui les fait passer d'éléments agissants à l'état d'éléments subissants.

Le prolongement de ces visions sédimentaires et linéaires de l'évolution des sociétés qui assurent des fonctions précises dans la perpétuation des modèles idéologiques de la domination, se manifestent dans les terminologies de l'adaptation, que ce soit celle des individus ou de groupes sociaux.

Nous n'insisterons pas outre mesure sur le rôle que jouent des "sciences" qui, changeant leur terminologie au gré de l'évolution des formes de la domination qu'elles tendent à justifier, font passer des continents entiers de la situation de sociétés primitives à celui de sociétés sans histoire, mais nous ne pouvons manquer de puiser dans notre propre histoire pour refuter ce type de présupposés.

Il n'en demeure pas moins que dans l'effort de restituer, sinon de reconstituer, toutes les dimensions de cette histoire, nous ne pouvons négliger aucune extension théorique de nos différentes approches si fragmentaires et limitées soient-elles.

En effet, dans l'interprétation de notre environnement physique et intellectuel, nous voyons d'un côté des transformations dont le rythme semble s'opposer à l'analyse, et de l'autre côté, une grande disponibilité de schémas explicatifs de ces transformations.

Une bonne partie de ces schémas tend à se structurer selon des couples, presque au sens que lui donnent les sciences physiques de forces opposées, de signe opposé, en un mot.

Dans l'analyse du cadre bâti et de ses transformations, on voit surgir très fréquemment les oppositions suivantes : habitat traditionnel-habitat moderne, techniques traditionnelles - techniques industrielles, famille traditionnelle - famille nucléaire.

Cette opposition terme à terme qui suppose l'absence totale de transition, de processus plus ou moins continu (ou discontinu), suggère la mise entre parenthèses de toutes les transformations qui ont couvert des décennies, sous l'action conjuguée de multiples facteurs, et un changement d'un seul tenant, tout en présentant les sujets sociaux comme inter-tes.

Que peut signifier, dans cette perspective, une action volontariste de développement et, par conséquent, de changement social ? En outre, la production d'un cadre bâti conforme aux attentes des sujets sociaux ou, mieux, à leurs pratiques et représentations de l'utilisation de l'espace de la maison dans son contexte, implique l'élucidation de quelques mécanismes.

A ce titre, il est sans doute plus intéressant de s'adresser aux architectes (1), c'est-à-dire aux habitations que produisent les citoyens,

(1) Pour éviter toute ambiguïté, nous dirons qu'il s'agit ici des architectures résultant des productions directes (sans architecte) ou de celles où le projet est médiatisé par l'architecte qui exprime et matérialise les représentations et désirs de son client, par opposition aux habitations pré-construites (programmes publics par exemple sans intervention de l'utilisateur).

y compris lorsqu'ils s'adressent à un homme de l'art.

Dans ce que nous considérons comme une contribution à une problématique qui demandera à être confortée, modifiée éventuellement modifiée, nous allons essayer de dégager le problème de sa gangue en l'éclairant sous quelques facettes.

Habitat et tissu traditionnels :

D'emblée, lorsque nous survolons un établissement humain précolonial, le survol nous permettant d'aborder le tout et la partie, nous reconnaissons un type de construction, nous identifions immédiatement le lieu, parce que nous différencions cet établissement d'autres établissements. Ceci signifie que déjà la configuration du tout porte en elle-même les signes de son identité. L'examen de la partie, des maisons toutes différentes et pourtant semblables nous permet de nous situer encore mieux : en montagne, en plaine, dans le Sahara... et attire l'attention sur le fait que chaque maison est une combinaison particulière d'éléments toujours semblables, mais jamais identiques.

En d'autres termes, des règles de composition transparaissent dans la similarité et pourtant aucune maison n'est anonyme. Pourtant, l'extérieur de la maison n'est pas porteur de signes, car la rue ou la ruelle qui résulte des continuités et des contiguités ne porte pas de marques ou de repères qui permettent de la jalonner. Tout se passe comme si les décrochements, la forme et la profondeur des impasses, les encorbellements éventuels, sont les seuls signes qui permettent de se retrouver dans le réseau qui sillonne la ville ou le village.

Pourtant, cet ordre apparent (la règle invariable qui préside à la composition) et le désordre auquel il donne lieu, soulève directement la question du savoir construire. S'il n'est pas interdit de retrouver dans l'analyse des divisions et subdivisions successives, le modèle original de la maison, il n'en demeure pas moins qu'aucun chef d'orchestre invincible n'a présidé à la naissance de configurations toujours renouvelées dans leur principe.

La comparaison, dans le processus du passage de maisons éparses au hameau, puis au village structuré en un tissu continu (en Kabylie par

exemple) ou à la formation du tissu urbain (Casbah d'Alger), peut nous permettre de procéder à quelques remarques dans la relation entre le tout et la partie.

Est-ce le tout qui dicte sa loi à la partie, la maison, cette dernière devant obéir à des règles de composition interne inaltérables, ou bien est-ce la multiplication du nombre de maisons impose "in fine" une logique à l'organisation d'un tissu qui ne serait alors que la résultante externe des règles internes de composition et des modes de subdivision ou de foisonnement résultants?

Nous prenons comme hypothèse simplificatrice l'extension démographique de la famille, la multiplication des cellules à base conjugale (mariage), assorties de la nécessité d'étendre l'espace nécessaire à la vie des différentes composantes qui en sont issues : partages entre frères mariés avec enfants, séparation plus ou moins brutale, attribution de "chambres" supplémentaires aux célibataires, etc... toutes formes qui peuvent avoir effet de changement de la maison dans son étendue ou dans son organisation.

Pour illustrer cette question, nous prendrons, comme premier exemple, le cas de la maison à patio de la Casbah : centrée autour d'un "Fanaa" ou "west eddar", peut-elle donner lieu à extension verticale, ou horizontale ? La structure de la maison impose, lors de l'extension verticale que la projection au sol soit respectée sur les mêmes dimensions de base ; pour ce qui concerne l'extension horizontale, on peut remarquer que l'extension au niveau du sol revient à reproduire à côté, le même schéma centré sur un nouveau patio. On peut noter que la configuration géométrique externe de la maison additive accepte, au niveau de la rue, de s'adapter au parcours externe (angle droit ou obtus) en adoptant la forme appropriée (quadrilatère), mais reproduit invariablement un patio orthogonal quelles que soient les dimensions de ses côtés. Le franchissement de la rue est une possibilité qui ne porte en aucun cas atteinte à la forme du noyau de base, au même titre que toute extension à la verticale du sol.

Bien sûr, les extensions réelles combinent les deux modes : addition d'un étage sur la même trame, ou utilisation des espaces contigus pour reproduire des maisons accédant sur l'impasse commune : ici ce

qui nous importe, c'est que ce mode de foisonnement (1) a des implications quant à la genèse et la morphologie du tissu urbain.

La maison est reliée aux réseaux principaux (les rues) par un système des chicanes qui interdisent la communication directe (sans contrôle) ou la vue sur l'intérieur. L'examen du tissu de la casbah montre que les subdivisions successives des parcelles de base sur laquelle est édifiée la maison-mère a pour effet qu'aucune impasse ne débouche dans la rue en face d'une autre impasse.

L'hypothèse la plus plausible repose sur le principe même de la chicane : dès l'origine, les maisons ne débouchent pas face à face sur le même parcours (pas encore devenu rue ?), car la règle interdit d'avoir une vision directe sur l'intérieur (ici, de la propriété); le foisonnement autour de la maison mère fait accéder chacune des nouvelles maisons dans le même "couloir" principal collectif, devenu impasse, qui donne sur la rue à l'endroit de l'ancienne entrée principale.

Il faut remarquer que le foisonnement implique l'occupation de nouvelles emprises autour de la maison-mère, jamais la subdivision de son espace premier, ce qui n'est pas le cas d'autres modèles de la maison en Algérie.

Cette hypothèse sur la genèse des impasses par foisonnement des maisons autour d'une même maison-mère peut expliquer que produit d'une subdivision de ce qui est unique, elle est commune à toutes les maisons qui en résultent, encore perçue et vécue comme telle par les habitants alors même que le rapport d'appropriation réelle a disparu depuis longtemps.

Nous reviendrons ultérieurement sur les rapports entre les morphologies de la maison et de la ville et les hiérarchies d'espaces sociaux.

Le tissu représente alors la combinaison la plus avantageuse possible de l'adaptation au site (ruelle selon les courbes de niveau, fran-

(1) Roberto Berardi parle de dédoublement in "Espace et ville en pays d'Islam" communication au Colloque sur les espaces socio-culturels et la croissance urbaine au Maghreb, actes publiés sous l'intitulé "l'espace social de la ville arabe" GP Maison neuve et larose, Paris, 1979. On peut parler de démultiplication.

chissement en diagonale des lignes de plus forte pente, cheminement gravitaire des eaux pluviales, etc...) et du respect des règles de la composition interne de chaque maison. En définitive, ces règles supposent la rigidité dans la reproduction du noyau (jamais la scission) et la souplesse des

Retrouve-t-on les mêmes règles ou, tout au moins, des règles équivalentes dans d'autres types de tissus (villageois par exemple) comportant d'autres modèles de maisons ?

En effet, la comparaison avec des modes de transformation différents/d'autres modèles de maison traditionnelle, peut éventuellement apporter un éclairage différent quant à la genèse et la morphologie d'un tissu traditionnel; le cas d'un village de Kabylie que d'autres processus physiques sont engagés.

En effet, la maison-mère à laquelle est associée la parcelle-jardin, est généralement formée d'une construction principale et d'une cour, sur laquelle donne la porte d'entrée à la maison selon un dispositif plus ou moins matérialisé, qui joue le rôle de chicane (asquif), le minimum étant que cette porte donne sur un mur aveugle qui ferme la vue sur la cour et les pièces d'habitation.

La subdivision de la maison-mère peut prendre plusieurs formes : extension horizontale (addition de chambres-modules associées à la création de nouveaux foyers), extension verticale (donc densification sans extension de l'emprise au sol), subdivision de la maison existante en deux (ou trois) noyaux séparés.

Dans tous les cas on voit apparaître deux aspects : toutes les transformations par coupure, extension simple, extension et coupure, tendent à reproduire ou au moins à respecter un même schéma de principe.

La multiplication des maisons (et non pas seulement des constructions) engendre la naissance et le développement d'une impasse, le plus souvent aux dépens de l'espace de la cour d'origine, parfois par création sur l'espace du jardin dans le cas d'une extension et coupure; l'as-

pect sur lequel nous voulons insister ici, c'est que, alors même qu'il n'y a pas d'invariant dans la structure physique, même si le modèle de base est plus ou moins préservé, toute la variété des formes de la subdivision et de l'extension conduisent à la production de tissus similaires à ceux que l'on peut remarquer tant à la Casbah d'Alger, que dans les villes du M'zab.

Est-ce à dire que les formes par lesquelles on accède du plus public (le souk, la djemâa, la mosquée) au plus privé, doivent obligatoirement accepter les mêmes relais, ou bien encore que le problème des pentes sur lesquelles se contruisent le plus souvent les établissements humains dans notre pays conduit aux mêmes ruelles au parcours brisé (paliers perpendiculaires aux lignes de plus forte pente, ou recherche de la ligne de plus faible pente dans le passage entre paliers)?

Ces tissus excluent systématiquement le réseau orthogonal, en toile d'araignée (centré), la ligne droite au-delà d'une certaine longueur, l'appel au décrochement, à la rupture de la ligne des façades, ne pouvant être réduit aux seuls aléas de la construction, ou au hasard; par contre, c'est parce que ces espaces de circulation assurent d'autres fonctions, que la dimension visuelle intervient, inscrit le passant dans un rayon que son regard ne peut pas franchir, et qui donnerait ainsi le temps de dérobade à celui qui ne veut/ou ne doit pas être vu (1) : le parcours de la rue est donc un filtre permanent.

Cela ne saurait surprendre lorsque l'on s'attache par exemple au problème des parcours séparés (dans le temps et l'espace) des femmes vers la fontaine et des hommes vers la mosquée; il faut bien, malgré tout que l'on puisse se croiser sans se voir, se dissimuler en tournant la tête vers un recoin bien venu, laisser le passage (2).

En d'autres termes, entre l'espace clairement désigné comme privé ou les espaces assimilés (l'impasse), et les espaces publics (réservés

(1) La ville de Beni Izguen pullule sur le parcours autorisé entre l'entrée de la ville et le haut des remparts, de ces recoins qui facilitent l'effacement des "non-visibles".

(2) Bourdieu et Sayad ont montré comment l'orthogonalité des camps de regroupements imposait de nouvelles règles à ces parcours (cf. le déracinement).

aux hommes), le réseau des rues est destiné à diversifier et séparer les parcours, et si le croisement est inévitable, à le permettre en ménageant des "sas", on ne peut pas plus expliquer toutes les configurations par l'adaptation au site, que les donner comme résultat de la seule constitution du tissu par le foisonnement et la densification ou les rapporter uniquement et systématiquement à des modèles culturels trans-historiques.

Si la maison, dans chaque région répond, sous des morphologies différentes, à plusieurs exigences, c'est en même temps celles qu'impose le climat, la combinaison possible des matériaux disponibles localement et les solutions techniques qu'implique leur utilisation, et un modèle de comportement qui trouve son illustration ici dans la hiérarchie des espaces et leur affectation.

Ainsi, la maison à patio concilie-t-elle son introversion avec l'utilisation de murs extérieurs aveugles, porteurs, épais comme l'exige l'utilisation de la terre ou de la pierre, les pièces tournées vers le patio qui apporte l'air et la lumière, ont une largeur que la disponibilité de bois rectiligne imputrescible, léger (faibles diamètres) tend à fixer leur longueur reproduisant un côté du module de la maison.

On peut comprendre, alors, pourquoi la forme des patios est toujours orthogonale (carrée le plus souvent, parfois rectangulaire, presque trapézoïdale) : les longueurs des bois obligent à respecter une maille déterminée, et une disposition déterminée des appuis. L'épaisseur des plafonds et de la terrasse en particulier résultant de l'absence, dans la nature, d'un matériau à la fois léger, imperméable, solide, susceptible de permettre de réaliser la continuité de l'étanchéité et de l'isolation : la masse thermique de la terrasse est alors substituée à l'isolation (1).

La similarité des éléments qui composent la maison correspond à une utilisation multifonctionnelle dans l'espace et dans le temps : saisonnière par la fréquentation des zones chaudes ou froides selon le cas,

(1) Dans les expériences de valorisation des matériaux locaux des organismes tels que le CEBTP et le SSTB Français, dont pourtant la réputation n'est pas à faire, ont toujours adopté la solution "toitures lourdes" dans le Sud. Il a fallu la remodelisation en 1981/1982 à l'INERBA pour que la solution toiture légère, très isolante apparaisse comme fiable. C'est à dire la résistance qu'opposent les savoirs traditionnels à la "sciences" et combien une relecture du "savoir millénaire" est indispensable.

prolongement des activités culinaires sur la cour, quitte à laisser cette dernière aussi propre que possible pour le repos et les tâches de l'après-midi.

Bien sûr que certaines pièces ont une attribution ou une fonction prédominante (pièce pour les grands-parents, pièce pour les invités), mais les activités quotidiennes se déplacent, et ce, d'autant plus facilement que ni leur disposition physique, ni les meubles, ne constituent des rigidités.

Aussi, la codification du moment où doivent s'effectuer des gestes a sans doute plus d'importance encore que le lieu où elles s'effectuent; la symétrie des dispositions internes autour des *wast addar* ne conduit pas pour sa part à l'indifférence quant au lieu où doivent se dérouler telle ou telle activité (1).

Mieux, il y a des lieux qui restent en permanence propres et décorés pour recevoir le visiteur impromptu, alors que ce dernier, au fait des règles, veillera à ne pas les transgresser, en les accomplissant au moment où elles peuvent se dérouler : l'après-midi, toute la maison étant propre, après le repas car on ne s'impose pas. Par opposition, les lieux du nettoyage, consacrés à l'eau, sont entourés de tabous divers, avec des rites d'entrée et de sortie, car ils peuvent être peuplés éventuellement de créatures plus ou moins malfaisantes.

Les relations de la maison, qui revêt dans le langage quotidien, le sens de la famille, avec l'extérieur, sont aussi l'objet de règles bien définies : alors que la maison constitue l'univers spécifique de la femme, et d'une manière générale dévolu au féminin, l'espace extérieur est celui des hommes.

Outre que la division sociale du travail entre les sexes tend à

(1) Le jeu de ce double corps de règles est resté si vivace que même dans les appartements modernes, la connaissance du code du temps, fait partie des règles sociales de la convivialité, de même que les différentes pièces, sont utilisées à différents usages (manger, se divertir, dormir) lorsque l'intrusion de meubles modernes encombrants n'en vient pas figer définitivement l'usage. C'est sans doute cette souplesse dans l'utilisation d'espaces parcimonieux, qui permet aux familles de résister plus facilement à des taux d'occupation de pièces qui dépassent, par ailleurs, le supportable.

structurer les pratiques dans l'utilisation des espaces intérieurs et extérieurs (dans le temps), les circulations, il apparaît que le mode de socialisation, par lequel progressivement les enfants accèdent au statut d'adulte en passant par l'adolescence, se déroule dans un réseau de cercles concentriques autour de la maison.

Lorsqu'il advient qu'un visiteur demande au seuil d'une maison si "flène" est là, la réponse coule de source; qu'il soit au travail, au lycée, ou au café, ils est tout simplement "sorti".

L'incapacité des femmes, jeunes filles, fillettes, à préciser ou (le lieu) ils travaillent et encore moins où (ils sont sortis) ils sont en général, ne résulte pas d'une méconnaissance systématique ou d'une incapacité à connaître mais d'une distribution des tâches telles qu'elles n'ont pas à savoir, ni à fortiori, à contrôler. De même, l'homme ne reste pas à la maison, et le garçon ne tourne pas dans les jupes des femmes, car il n'a pas à traîner à la maison, sauf pour des raisons précises (il fait ses devoirs scolaires, il est malade).

Cette délimitation des espaces de vie commence avec la puberté qui attribue à chacun, selon son sexe, un statut et un lieu d'exercice précis de son rôle, l'enfance permettant la mobilité entre les deux territoires, à tout moment.

Au cours du passage progressif de l'enfance vers l'adolescence, les enfants acquièrent les statuts intermédiaires auxquels sont assignés des espaces déterminés. La fillette peut, en bas âge, être autour de la maison, s'en éloigner pour des courses (le pain, l'épicerie, l'eau) et seulement pour cela; ces incursions se réduisant au fur et à mesure qu'elle se rapproche de la puberté qui lui ferme des possibilités de sortie, sauf pour aller au lycée (au CEM pour commencer). L'incursion dans l'espace extérieur peut être autorisée dans ces conditions bien précises, quand la famille ne décide pas la réclusion purement et simplement; ces conditions portent sur le lieu, l'heure, l'accompagnement (qui s'applique même à la mère qui va au Hammam "protégée" par un enfant de 6 à 8 ans par exemple), la tenue vestimentaire (1).

(1) Aussi, ne faut-il pas s'étonner si, comme l'écrit une jeune fille au journal "El Moudjahid": "mon père m'a imposé de porter le Hidjab pour me laisser aller au lycée, ce vêtement signifiant un interdit à tout masculin tenté par une approche ou un contact, même verbal.

Par opposition, le garçon élargit son champ d'incursion au fur et à mesure qu'il s'avance dans l'enfance, puis d'adolescence (incursions dans l'espace, mais aussi dans le temps), jusqu'à atteindre le stade suprême du "il est sorti", "il n'a pas dit à quelle heure il allait rentrer".

Entre eux, les individus de sexe masculin, s'ils sont tous autorisés à délimiter les espaces pour les filles dès que le rapport de force est physiquement en leur faveur (et même avant cela comme "contrôleurs agréés" des transgressions), se définissent mutuellement, selon des cercles concentriques proportionnels à leur âge, les domaines affectés. Les incursions réciproques sont permises, mais avec des conditions précises: les jeunes gens et les adolescents peuvent, temporairement, être "autour" de la maison, les plus jeunes pouvant s'éloigner (terrains de jeux) d'autant s'ils sont en bande, les heures définissant pour leur part des zones d'exclusion selon l'âge.

En définitive, des communautés d'âge, assez précises utilisent des espaces déterminés et à des heures déterminées: on fréquente des gens de son âge (pas les petites car on n'en a pas de prestige) à distances déterminées, de plus en plus publics, de moins en moins privés (ou communautaires pour le groupe).

A l'évidence, le "quartier", est alors une notion subjective qui se transforme et s'élargit avec l'âge qui n'accepte même pas l'altération qu'introduirait l'école qui propose un autre "centre" proportionnel à l'âge (et à la zone de recrutement par définition (1)).

Etre d'un quartier se définit par opposition aux autres quartiers, d'abord (cité bich, soustara,...) puis par cercles réduits, jusqu'au groupement de maison ruelle, l'impasse. Il n'est pas étonnant alors que les fonctions de contrôle et de filtre soient dévolues aux plus jeunes, qui sont légitimement en droit (c'est leur espace, très près de la maison) de poser la question "qui/que cherches-tu?", de préciser "pas par là c'est une impasse" (comme si un étranger ne pouvait aller dans une maison du quartier), d'informer les adultes (2) de la présence de l'intrus

(1) "Je le connais, déclarera ce garçon, il est de mon école mais il n'est pas du quartier" en parlant d'un élève qui habite à 500 mètres.

(2) On n'a pas suffisamment cité tout ce système de relais à travers les cercles concentriques et les âges dans le contrôle des mouvements des patrouilles de l'armée française pendant la guerre de libération.

(qui l'est devenu car il dépasse une zone ou un temps de stationnement légitimes). Si la relation d'amitié (reconnue déjà), confère un statut permettant d'approcher du cercle des contrôleurs-messagers, ou, en leur absence d'appeler quelqu'un à très haute voix, l'autorisation de stationnement disparaît dès que le message en retour affirme l'absence de la personne qui légitime la présence.

En tout état de cause, le regard reste baissé, car, comme étranger, on doit être vu mais on ne doit pas voir; ceci est si vrai que dans la tradition, "on ne voit pas" son ami lorsqu'on le croise avec sa famille; mieux, on change de trottoir pour marquer la distance.

Si ce mode de relations qui structure l'espace extérieur a, sous une forme ou sous une autre, résisté à l'usure du temps, et si une très grande partie des codes et règles garde encore sa validité, en est-il de même des espaces intérieurs ?

A l'intérieur de la maison les rythmes de déroulement des actes de la vie ont perduré et se sont imposés tant que la coïncidence "une famille une maison", était réalisée. Lors même de la subdivision de la famille élargie en noyaux, la répartition des tâches, des lieux et des temps, a obéi au tour de rôle et aux mêmes rythmes.

Pourtant, si la maison à "wast addar" a cessé d'être le modèle indéfiniment reproductible, est-ce parce qu'en tant que mode d'organisation, il ne pouvait s'adapter aux changements dus à l'occupation coloniale et à ce qui s'en est suivi ? Dans ce cas, le modèle de la maison à toiture, comme en Kabylie a-t-il résisté, s'est-il adapté ?

La comparaison des effets des changements économiques et sociaux sur l'utilisation de l'espace de la maison dans ces deux cas peut nous aider à clarifier certains débats extrêmement actuels sur les architectures et leur "adaptation".

(à suivre)